

LE

# PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. . . . . 2' »  
SIX MOIS. . . . . 4' »  
UN AN. . . . . 8' »

## Sommaire

Causerie. . . . .	LUCIEN.
Le Barbillon (nouvelle). . . . .	J. ALESSON.
La Beauté (poésie). . . . .	D. AILHAUD.
Un enterrement . . . . .	E. DREVEYON.
Chant d'amour (poésie). . . . .	Jules BAUDOT.
Concerts Bellecour. . . . .	J. C.
Variétés: Les deux Carly. . . . .	POFONIE-PIERRE
Courses de Lyon. . . . .	J. C.
4 <sup>e</sup> concours national de tir.	
Chronique gastronomique (un duel à mort) . . . . .	Ch. MONSELET
Bulletin financier . . . . .	X.

## CAUSERIE

Mon confrère Francisque Sarcey ne cesse pas de soutenir que, pendant l'été, il n'y a pas d'endroit plus frais qu'une salle de spectacle. Il doit s'y connaître car, passionné de théâtre — en juillet comme en janvier — il y passe toutes ses soirées. Quand le Gymnase ou le Vaudeville est fermé, il va courageusement aux Bouffes du Nord, et rend compte de la représentation, comme il le ferait d'une représentation de la Comédie-Française.

La thèse de F. Sarcey n'est point — comme on pourrait le croire un pur paradoxe. J'ai assisté aux représentations de M<sup>mes</sup> Réjane et Judic, les Célestins étaient bondés, et je vous assure que, lorsque le rideau levé, l'air venant des coulisses se répandait dans la salle, il faisait une température très supportable et en aucune façon supérieure à celle des soirées d'hiver.

Cela est dû à l'éclairage électrique qui ne donne aucune chaleur; si bien qu'au Grand-Théâtre, on le sait, depuis la suppression du gaz, on gelait littéralement, le calorifère étant devenu insuffisant; aussi, en ce moment même, est-on en train d'en construire un.

Je crois que si les ingénieurs voulaient s'en donner la peine, il leur serait très facile de trouver, aujourd'hui que le gaz est supprimé, un système de ventilation, qui permettrait pendant l'été, d'assister à une représentation sans que les spectateurs eussent trop à souffrir de la chaleur.

Ce serait fort à désirer, car la fermeture des théâtres pendant quelques mois a pour consé-

quence de rendre bien difficile la constitution de ces anciennes troupes qui avaient de l'homogénéité, la première de toutes les qualités au théâtre. Une interprétation ne peut être bonne, en effet, qu'à la condition que les artistes aient une longue habitude de jouer ensemble, et connaissent à la fois et leurs défauts et leurs qualités, ce qui leur permet d'atténuer les uns et de faire valoir les autres. Vous vous souvenez sans doute de Lamy, qui était un comique des plus amusants, eh! bien, Lamy aurait rendu impossible toute représentation, avec des acteurs n'étant pas au courant de ses habitudes. Il ne savait jamais un traitre mot de ses rôles, et improvisait le plus souvent. La *réplique*, c'est-à-dire le mot final qui indique à l'artiste le moment précis où il doit prendre la parole, n'existait pas pour ce comédien fantaisiste, qui n'en était pas moins excellent.

Comment voulez-vous qu'on puisse arriver à cette homogénéité, qui est, je le répète, la première qualité au théâtre, et qui fait illusion sur la valeur des artistes, lorsque précisément la fermeture des théâtres arrive alors que les acteurs commencent à se sentir les coudes, suivant une expression consacrée?

La fermeture du théâtre pendant quelques mois d'été, a en outre le grand tort de rendre très précaire la situation des artistes. En province, dans les théâtres de drame et de comédie, je ne parle que de ceux-là, les acteurs sont assez chichement payés. Ce ne sont pas des millionnaires gagnant comme les artistes lyriques des cinq, voire dix mille francs par mois; mais si médiocre que soit leur situation, ils s'y résigneraient si elle leur était assurée pendant une année, et s'ils n'avaient pas l'inquiétante préoccupation de chercher dans un casino quelconque, un engagement pendant la fermeture de leur théâtre, et tous ne réussissent pas à trouver un engagement. Le métier de rentier qui leur est imposé pendant quelques mois, a pour conséquence fatale de leur faire contracter des dettes bien difficiles à payer plus tard sur leurs maigres émoluments.

Je ne parle pas des quelques milliers de personnes qui, à côté des artistes, vivent du théâtre: machinistes, ouvreuses, contrôleurs, garçons, etc., auxquels la fermeture enlève leurs ressources, pour quelques-uns même, on peut dire leur pain quotidien. N'y a-t-il pas là des situations bien intéressantes et dont on devrait se préoccuper? Quelques directeurs parisiens n'ont pas cette année fermé leurs

théâtres, et l'un d'eux disait à ce propos à M. Sarcey:

« — Oui, sans doute, je perdrai quelque argent; j'ai fait mon compte; pas beaucoup plus que si je fermais. Car il y a, même quand je ne joue pas, des frais qui continuent de courir: le loyer, les impôts, le concierge, l'entretien, que sais-je? Le peu de recettes que je puis faire, en tenant le théâtre ouvert tous les soirs, me suffit presque à payer ma troupe et l'éclairage et les frais accessoires. La perte est donc peu sensible; mais j'y ai cet avantage de ne point jeter sur le pavé tout un personnel assez nombreux, qu'une fermeture condamnerait à un chômage de trois mois.

« Mes acteurs ne sont point de ceux que l'on se dispute à haut prix dans les casinos; deux ou trois peut-être trouveraient à s'employer; les autres seraient forcés de vivre sur leurs économies. Je ne vous parle pas des machinistes, des coiffeurs, des habilleuses, des gens de service, de tout ce monde d'employés que met en mouvement une entreprise de théâtre. Ce sont de braves gens, mais de petites gens, qui n'ont point, hélas! d'économie pour la plupart, et qui ne savent comment traverser ce désert de l'été parisien ».

Je ne connais pas le nom de ce directeur, mais c'est à coup sûr un brave homme, qui doit être adoré de ses artistes. Je souhaite qu'il réussisse, et que cet hiver un succès le dédommage de son été.

Je ne cherche point querelle à M. Dalbert, qui a fermé le théâtre des Célestins comme son cahier des charges lui en donne le droit, et je n'entends nullement d'une question générale faire une question personnelle, mais il m'est bien permis de regretter, dans l'intérêt des artistes aussi bien que du public, que dans une ville de l'importance de Lyon — la seconde de France, n'en déplaise aux Marseillais qui nous jaloussent — il n'y ait pas un seul théâtre ouvert pendant deux mois. Demandez aux étrangers en quête de distractions pour leurs soirées ce qu'ils en pensent. Les théâtres sont un peu le luxe d'une grande ville, et je comprends très bien que notre municipalité accorde une large subvention au Grand-Théâtre, qui ne saurait exister sans elle. J'ajoute que si avec une légère subvention on pouvait laisser ouvert pendant tout l'été le théâtre des Célestins, j'y applaudirais des deux mains. Nous y gagnerions certainement d'avoir une meilleure troupe.

Paris — à bon droit — se préoccupe des

étrangers qui lui rendent visite, aussi le grand Opéra et les Français ne ferment-ils jamais leurs portes. Lyon devrait bien un peu sur ce point imiter Paris.

M. Jacques Mauprat, mon confrère en chronique qui rédige la *Causerie du Progrès illustré*, raconte qu'on a vu M<sup>lle</sup> Réjane à la messe dans l'église de l'Hôtel-Dieu.

L'aventure sert de prétexte à mon confrère à quelques plaisanteries qui, très spirituellement tournées, restent, je le reconnais, dans la limite du bon goût et de la convenance.

M. Jacques Mauprat reconnaît avec bonne grâce qu'une actrice a le droit d'aller à la messe. Pourquoi donc s'amuser à établir un piquant contraste entre M<sup>lle</sup> Réjane exécutant le pas de la Goulue dans *Ma Cousine* et M<sup>lle</sup> Réjane faisant ses dévotions ?

Toute la question est de savoir si M<sup>lle</sup> Réjane est sincère dans ses pratiques religieuses, et elle l'est, à coup sûr, car en choisissant la chapelle de l'Hôtel-Dieu, peu fréquentée, l'aimable artiste n'avait pas l'intention d'être vue et — comme on dit — de poser pour la galerie.

Qu'il y ait — je l'accorde — un peu de superstition dans le cas de M<sup>lle</sup> Réjane, cela ne nous regarde pas, car nous n'avons pas le droit de fouiller les consciences.

Quoiqu'il en soit, M<sup>lle</sup> Réjane ne constitue pas une exception, et ils sont assez nombreux par le temps qui court les artistes qui vont à l'église comme de simples bourgeois. Notre compatriote, le brave Berthelier, était de ceux-là, il était même très pratiquant, et le soir d'une première il n'entraît jamais en scène sans faire le signe de la croix.

Laissons donc, en ce qui concerne la religion, chacun faire à sa guise, et comme l'a dit Béranger :

Qu'on puisse aller même à la messe.  
Ainsi le veut la liberté.

LUCIEN.

## LE BARBILLON

— NOUVELLE —

Comme Charles-Quint, Mme Poulichon, épicière à Montdoville, adore le poisson. Mais elle adore aussi son mari. Elle lui fait même l'honneur d'être jalouse. On est très jaloux dans l'épicerie.

Ce soir là elle reprochait encore à celui dont elle porte le nom, certain petit voyage qu'il avait fait à Paris l'année précédente, pour aller voir son ami Dardanelle, célibataire, ancien mauvais sujet, devenu pêcheur à la ligne.

Trop naïf pour savoir qu'une femme jalouse se traite par la persuasion de l'alibi — sinon un mari s'expose à ce que sa femme prenne sa revanche d'avance, — Poulichon, flatté, se défendait avec une noble escobarderie. Il allait néanmoins triompher lorsque le messenger de la gare apporta une petite caisse longue, arrivant de Paris, port payé, mais sans un nom lisible d'expéditeur.

Le port étant payé, on accueillit avec grâce la caisse et on l'ouvrit sans scrupule ; une couverture de laine, tigrée, enveloppait quelque chose.

Horreur !!!

Ce quelque chose a un nom, mais ce nom, tout médical, est repoussant. Essayons cependant de le désigner. Que l'on se figure donc une maquette humaine, figée avant d'avoir vécu.

— J'en étais sûre, s'écria Mme Poulichon, tu m'as trompée. Voici la preuve et le châtement. Je la connaîtrai, la gueuse qui m'a em-

prunté ce que j'aime... je cours chez le commissaire.

Réjoui d'avoir enfin un *crime horrible* à instruire, le commissaire central de Montdoville saisit à la fois l'occasion, la caisse et le paquet.

Des commissions rogatoires furent, par lui, lancées à Paris.

L'enquête de police apprit que :

La caisse avait été expédiée par un emballleur de l'avenue de Lantara sur l'ordre d'un sieur Dardanelle, même avenue. On arrêta l'ouvrier, auteur de la caisse, mais on ne put en faire autant de Dardanelle, absent de Paris pour cause de pêche. Le commissaire parisien interrogea la concierge de ce dernier.

— Qu'avez-vous à dire de M. Dardanelle ? ajouta-t-il après les préliminaires d'usage.

— Que c'est un brave monsieur.

— On dit sa servante jolie, on jase.

— Pas dans la loge, car je ne sais rien.

— Y a-t-il eu chez lui, ou dans votre maison, ces jours-ci, une naissance ou quelque incident de ce genre ?

— Non, monsieur le commissaire, Ah ! si...

— Vous rougissez.

— C'est moi qui ai eu... j'ai fait une... je n'en suis pas encore remise.

— Vous êtes au mieux, dit-on avec Dardanelle.

— Quand à cela, oui.

— Vous ne me comprenez pas ; il vous fait la cour quand votre mari est en voyage.

— C'est faux, c'est une indignité, M. Dardanelle est un homme fort distingué, il salue toujours la loge en passant ; il est serviable, c'est lui qui m'a donné une couverture pour envelopper mon... petit.

— Et ce petit, vous l'avez expédié en province.

— C'est faux, c'est une indignité !

— Mère, qu'avez-vous fait de votre pauvre petit ?

— On l'a mis au champ du repos, vous le savez bien.

— Quel jour ?

— Mercredi.

— Je vais m'en assurer ; jusque-là je vous prie de me suivre au Dépôt.

— Je vais perdre ma loge, Monsieur le commissaire. J'ai sur ma commode depuis hier matin une lettre très pressée pour un locataire.

— Vous avez eu le temps de la lui remettre.

— Je ne l'ai pas vu passer ; il habite au troisième étage, nous ne montons jamais les lettres au-delà du premier.

Le commissaire informa le parquet, qui ordonna une exhumation.

Au surlendemain, le substitut, le juge d'instruction, le greffier, un médecin, le commissaire, des agents, entouraient la fosse commune bouleversée par de vigoureux coups de pelle.

On déterra le 99,919 et on l'ouvrit. Une couverture de laine tigrée, ruisselante, fut déroulée, et aussitôt la robe d'acier d'un beau barbillon encore en bon état étincela au soleil. Sur une carte à demi fondue, on pu lire *Dardanelle, avenue Lantara*.

Le juge d'instruction prit la parole :

— L'affaire, messieurs, se complique : une simple substitution est admissible, il y a suppression de part. Plaise au ministère public de continuer les poursuites.

Où est l'ouvrier emballleur ? dit le substitut.

— Emb... écouré, répondit le juge.

— Le camionneur ?

— Écouré.

— Le préposé du chemin de fer ?

— Écouré.

— Le chef du train 42 bis ?

— Écouré.

— La concierge ?

— Arrêtée.

— Le sieur Dardanelle ?

— Traqué.

— Les croque...

— Cités.

A peine le juge d'instruction venait-il de regagner le Palais qu'on lui amenait Dardanelle arrêté sur les bords de l'Oise.

— Vous êtes accusé, dit le juge à celui-ci, d'avoir expédié un... enfant à un nommé Poulichon, à Montdoville. Qu'avez-vous à dire ?

— Poulichon est un ami ; je lui ai, en effet, envoyé quelque chose qui a dû faire grand plaisir à sa femme, mais ce n'est pas un enfant, il n'a pas besoin de moi pour cela.

— Quoi ?

Un superbe barbillon pêché par moi-même dans l'Oise ; c'est le seul de ma vie.

— Et il est arrivé un cadavre.

— Parbleu ! aussitôt qu'on le sort de l'eau, il crève.

— Comment avez-vous procédé à l'envoi de votre... barbillon ?

— La laine conserve la glace ; or, j'ai fendu une vieille couverture de voyage, tigrée, je précise, et dans un de mes morceaux j'ai placé mon poisson entouré de glace.

— Ensuite ?

— Ensuite, j'ai chargé mon emballleur de faire une caisse et d'expédier grand te vitesse.

— L'emballleur est-il venu à domicile ?

— Oui et non. Je déjeunais en ville, j'étais en retard, j'ai déposé le paquet chez ma concierge en la prévenant que l'emballleur l'y viendrait chercher. Il est venu, je l'ai payé le lendemain, et voilà.

— Votre ami Poulichon vous a-t-il accusé réception ?

— Pas encore.

— Je comprends cela. Et vous niez avoir envoyé un... enfant ?

— Monsieur le juge veut rire... Eh bien si vous le permettez, mon cher magistrat, je vais vous en conter une bien bonne...

— Pas de plaisanteries, monsieur ; coupable ou non, sachez que votre affaire a eu de pénibles effets : Mme Poulichon, attribuant à son mari la paternité de ce que vous appelez un barbillon, a quitté l'épicerie conjugale. De désespoir, le mari s'est pendu ; on l'a décroché à temps, il est vrai, mais il a attenté à ses jours. Devant des faits d'une pareille gravité, mon devoir est de vous retenir.

Le magistrat fit introduire les employés des pompes funèbres.

— Racontez comment la levée a eu lieu.

— La concierge, mère du petit... machin, était encore malade, elle nous a répondu de la soupente où elle était couchée : « Il est sur le fauteuil, enveloppé dans une couverture tigre. » C'était exact, nous l'avons pris et mis dans la boîte à violon que nous avons apportée ; puis, nous nous sommes mis en route, suivis seulement du boutiquier de la maison, un lampiste, ami de la concierge.

Ce lampiste comparut le lendemain devant le juge instructeur.

— Le rouleau de laine qui contenait le... mioche, dit le lampiste, était sur le fauteuil, mais pour pouvoir m'asseoir, je l'ai ôté et placé sur la commode, respectueusement ; j'ai taillé une bavette avec la concierge, puis je suis parti passer ma redingote pour aller accompagner le... mioche.

— Vous n'avez pas vu M. Dardanelle !

— Si fait ; comme je m'en allais, il est entré, très pressé ; il a déposé sur le fauteuil un paquet en disant que l'emballleur le viendrait prendre.

L'emballleur fut introduit.

— Où avez-vous pris le paquet ?

— Je suis ouvrier, j'en porte pas de paquet, adressez-vous à l'apprenti.

L'apprenti mandé, questionné, répondit :

— J'ai pris le paquet sur la commode, ainsi que la concierge m'avait dit de le faire, et je suis parti au galop.

— Simple maldonne, murmura le juge d'instruction, en donnant l'ordre de libérer tout le monde.

Mais...

L'apprenti, soupçonné d'étourderie, a été chassé par son patron ; l'emballleur et le ca-

mionneur ont perdu, chacun, une semaine de salaire; les croque... ont été révoqués pour négligence dans le service; Dardanelle, furieux d'avoir perdu l'unique barbillon qu'il ait péché dans sa vie, s'est brouillé avec Poulichon.

Là-bas à Montdoville, le ménage Poulichon s'est réconcilié, il a rouvert l'épicerie; toutefois, la clientèle l'a désertée et la faillite rôde alentour.

Jean ALESSON.

## LA BEAUTÉ

La suprême beauté, radieux diadème

Qui couronne un front pur, ô femme, c'est toi-même,  
Sublime royauté

Qui subjugué nos cœurs, les surprend, les enchaîne;  
Fait passer comme un feu brûlant dans chaque veine,  
Verse la volupté.

Pourquoi ne pas briller comme l'or de l'étoile,  
Comme l'azur du ciel? Car ta beauté se voile  
Sous trop d'ajustements.

Ton collier a du prix, et je veux bien le croire,  
Mais il me cache un col bien plus blanc que l'ivoire  
Et ses balancements.

Ces atours variés dont tu fais ta parure  
Me cachent des trésors plus beaux de la nature :  
Deux lys du paradis.

Laisse-moi t'admirer telle que Dieu t'a faite,  
Une fleur, un ruban te rendrait plus coquette  
Que ces robes de prix.

Ecoute, la Beauté : C'est toi, c'est ton sourire,  
C'est ton teint frais et pur où la pudeur respire;  
C'est ton front tout brûlant;

C'est de ton corps divin la grâce et la souplesse;  
C'est de tes yeux charmants l'incomparable ivresse  
Et l'éblouissement.

Un jour tu donneras cette beauté si chère  
A celui que ton cœur, dans sa candeur première,  
A choisi pour époux.

Il prendra ces trésors qui sont le bien suprême,  
Ton plus riche ornement, et sont la beauté même  
Dont l'homme est si jaloux.

Désiré AILHAUD.

## UN ENTERREMENT

Depuis quelques années on s'est assez occupé dans la littérature et dans la presse de ce monde spécial, bariolé, un peu débraillé dans ses allures, qui forme par son originalité réelle un contraste heureux avec la banalité et la platitude de notre époque. Je veux parler du monde des forains. MM. Hugues Le Roux et Oscar Métivier, pour ne citer que deux noms, ont reproduit avec un vif succès dans leurs livres et leurs chroniques, les moeurs jusqu'alors peu connues des banquistes. Plus d'une fois aussi, dans ce journal, notre confrère Lucien a consacré à ces derniers son intéressante causerie hebdomadaire. J'espère donc que les lecteurs du *Passe-Temps* me permettront de revenir à mon tour sur ce sujet qui ne manque pas d'attrait.

C'était, l'autre jour, à l'occasion de la foire de la Saint-Jean qui attire chaque année à Romans une foule nombreuse venue de tous les points du département. Les *bedots*, comme on appelle ici les paysans de l'Ardèche, accourent aussi pour louer aux propriétaires et aux fermiers leurs bras musculeux de moissonneurs. La Saint-Jean!... jour béni par les enfants et surtout par les domestiques, jour attendu par ces derniers avec une fébrile impatience, soit qu'ils désirent changer de maîtres, soit que, simplement, ils ne soupirent qu'après la liberté complète, absolue de quelques heures, où ils pourront boire en paix quelques fraîches bouteilles de limonade et promener à loisir leurs *payses*. La Saint-Jean! c'est le jour marqué d'un caillou blanc par tous les humbles gar-

çons et filles de fermes de la région, la fête par excellence, auprès de laquelle pâlisent dans leurs imaginations naïves toutes les autres fêtes de l'année.

La principale attraction de la foire, ce sont les baraques établies dans les allées du Champ-de-Mars. D'ordinaire, elles sont assez nombreuses, mais cette année elles sont venues dans des proportions inaccoutumées. Tous les genres de spectacles, toutes les variétés du commerce forain s'y trouvaient représentées. Mais ne croyez pas que je profite de la circonstance pour vous faire une description minutieuse de notre champ de foire, ce serait oiseux, car rien ne ressemble plus à un champ de foire qu'un autre champ de foire. D'ailleurs les lecteurs lyonnais du *Passe-Temps* ont assez souvent l'occasion de visiter les établissements forains dans les *vogues* qui se multiplient de jour en jour dans leur ville pour que je me dispense de les conduire chez la *belle Moïsa* ou la *belle Olga* ou dans l'ancre de quelque authentique sauvage... né à Brives-la-Gaillarde ou sur la côte lointaine de la *Guille*.

Je me promenais sur le Champ-de-Mars, le jour de la foire, si l'on peut appeler promenade cette pénible et difficile locomotion au milieu de la foule compacte qui se presse dans les allées, sous un soleil de plomb, dans une poussière étouffante qui flotte comme un voile diaphane sur ces milliers de têtes brunes et blondes, jeunes et vieilles. C'est un tohu-bohu de cris gutturaux, de voix éraillées, de musique nègre, de détonations. Chaque forain lance son boniment : à deux sous la partie. — Allez voir la *belle Moïsa*, visible pour les hommes seulement. — Des berlingots tout chauds, etc., etc...

Je m'étais arrêté devant le *Cirque Olympique* où, sur l'estrade, dansait le traditionnel clown et une femme d'une trentaine d'années. Assez grande, bien prise en son maillot noir qui moulait admirablement ses formes, brune, le teint mat, elle envoyait du bout des doigts à la rustique foule ébahie des baisers. Une mèche de cheveux descendant presque jusqu'aux yeux, se collait sur son front. Mis en goût par la polka de la femme au maillot noir, excité par les cris des artistes et les appels furibonds du cornet à piston, du trombone et de la grosse caisse, le public gravissait les marches de l'estrade, se pressait devant le *bureau*, allait s'entasser dans le cirque où il y avait déjà d'après le paillasse « belle et nombreuse société. »

La parade terminée, je m'éloignais et, une minute après, j'avais oublié la brune du *Cirque Olympique* devant les formes plus mignonnes mais tout aussi gracieuses des jeunes artistes du *Théâtre Saïd*. Et je continuais à aller d'ici et de là, écrasé de fatigue, le cerveau vide, m'arrêtant à chaque pas pour regarder avec admiration les choses les plus burlesques ou écouter sérieusement les annonces les plus cocasses.

Ainsi passa pour moi l'après-midi de la Saint-Jean, en l'an de grâce actuel.

Deux jours après je traversais le Champ de Mars. Il était environ trois heures. Je fus surpris de voir un rassemblement devant le *Cirque Olympique*. Je m'approchai et je constatai que cette foule n'était exclusivement composée que de forains. Que signifiait ce rassemblement? Était-ce un *meeting*? En traversant les groupes je reconnaissais toutes les figures remarquées l'avant-veille. En même temps toutes les baraques, toutes les *caravanes* semblaient vides.

Je ne comprenais toujours pas.

Quelques forains, les directeurs sans doute, paraissaient avoir fait un brin de toilette; plusieurs étaient en redingote; mais d'autres, c'était le plus grand nombre, n'étaient ni mieux ni plus mal mis que d'habitude. Les dames formaient des groupes à part, étalaient des chapeaux extrêmement fleuris et des robes aux vives couleurs. Tous discutaient avec animation.

De plus en plus étonné j'interrogeai un vieux,

coiffé d'une casquette en drap, qui fumait sa pipe à l'écart.

— C'est X... qu'on enterre, me répondit-il.

— Qui ça, X... ?

— Un artiste du cirque.

— Tiens, de quoi est-il donc mort ?

— Un accident. Il répétait et cherchait à jongler sur le trapèze volant avec des poids de vingt kilos. Il a fait un effort terrible et il s'est brisé un vaisseau.

Je frissonnai d'admiration. N'était-ce pas la vraie mort du bateleur, la mort glorieuse de l'artiste poursuivant jusqu'au bout son rêve héroïque, son insaisissable chimère? Et je regrettais, pour le pauvre diable, qu'il fut mort dans une répétition, qu'il ne fût pas tombé au milieu des applaudissements enthousiastes de la foule électrisée et que ses yeux ne se fussent pas fermés, un soir de triomphe, dans la clarté vive des lampes, sous les regards des femmes. Brusquement, le souvenir du paillasse dont j'avais admiré les entrechats me revint à l'esprit.

— Ce n'est pas le comique, au moins ?

— Pardon, monsieur, c'est lui-même.

Je vous l'avoue franchement, ces mots me firent une véritable peine. Je continuai pourtant :

— D'où était-il ?

— De Lyon.

— Était-il marié ?

— Oui, avec une artiste de la troupe de M. D...

— C'est peut-être sa femme la brune qui dansait avec lui le jour de la foire.

— Parfaitement.

— Laisse-t-il des enfants ?

— Point, z'heureusement.

En ce moment le corbillard apparut, et, quelques instants après, un des vicaires de la paroisse arrive. Il fit avec ses enfants de chœur le tour du cirque et monta dans la *roulotte* où se trouvait le corps du malheureux saltimbanque. Il descendit bientôt; on glissa le cercueil dans le corbillard, et le cortège se forma. J'aperçus, à une fenêtre de la voiture, la danseuse qui pleurait abondamment en regardant s'éloigner pour toujours celui qu'elle avait aimé. Derrière le prêtre marchaient quatre jeunes gens portant deux couronnes en perles sur lesquelles on lisait le nom et l'âge du défunt; l'une achetée par les *patrons*, l'autre par les *garçons*, ainsi que me l'apprenis en me quittant le vieux banquier que j'avais interrogé.

Franchement, c'était très digne, très *comme il faut*, cet enterrement de paillasse où se manifestait dans toute sa sincérité la solidarité qui unit les forains depuis le plus riche jusqu'au plus humble. Tous avaient tenus à accompagner à sa dernière demeure — où jamais on n'irait le visiter — le compagnon de leur nomade existence, le camarade des jours de succès comme des jours de *dèche*.

Dans les rues, les passants s'arrêtaient pour regarder défiler ce funèbre cortège où se trouvaient réunis les types les plus étranges — les figures bouffies et rasées comme des *cabots*, les longues barbes des vieux invalides du métier qui avaient l'air, les pauvres, de remuer dans leurs caboches des pensées tristes, les nez épatés et les dents blanches des nègres, et les faces longues et bronzées des Indiens de l'île de Ceylan dont les cheveux très fins s'enroulaient sur la nuque en un petit chignon.

Et ce monde de bateleurs, de lutteurs, d'artistes en tous genres, dont on a tant médité, mais auquel pourtant on commence à rendre une tardive justice, m'inspirait une vive sympathie pour la façon correcte dont il accompagnait « le pauvre camaro. »

Le même soir, j'entrais au *Théâtre-Saïd* où l'on jouait une bouffonnerie dont j'ai oublié le titre, mais vraiment amusante — qualité que n'ont pas beaucoup de vaudevilles et de comédies de cette fin de siècle. Le théâtre était comble. L'orchestre préludait à la levée du rideau lorsque je vis entrer et prendre place

sur une chaise voisine de la mienne, devinez qui?... la femme du pauvre mort en costume de veuve, le voile rejeté sur l'épaule. Je l'étudiais du coin de l'œil. Elle était grave, sérieuse comme il sied à une femme qui vient « d'enterrer son homme. » Durant toute la soirée, elle n'esquissa pas le plus léger sourire aux grimaces des comiques ou aux cocasseries du pierrot. Parfois elle poussait de longs et douloureux soupirs où perçaient la souffrance de son âme brisée, les regrets que lui laissait celui dont elle avait, peut-être pendant longtemps, partagé l'aventureuse carrière. Et ce qui tout d'abord m'avait paru monstrueux, abominable, me parut alors excusable, naturel même, considérant le milieu dans lequel elle vivait, le monde, auquel elle appartenait. Ne pouvant décemment *travailler* elle-même ce soir-là, elle était venue voir travailler les autres, simplement.

Et puis, alors même qu'elle serait venue là, la gymnasiarque, pour se distraire et oublier, en quoi serait-elle donc plus coupable, je vous le demande, que la petite bourgeoise qui, son mari à peine enterré, se plonge déjà avec ravissement, le coude sur l'oreille, dans la fade lecture d'un roman de M. Georges Ohnet?

Eugène DREVETON.

### Chant d'Amour \*

Puisque, voulant savoir, vous forcez mon projet  
De vous taire à jamais le secret qui m'obsède,  
Je ne résiste plus; en tremblant je vous cède.  
Pourquoi m'interroger sur un pareil sujet!

Apprends donc que l'amour, m'embrasant de sa flamme,  
Fait bouillonner en moi les laves du baiser!  
Il me faudrait, vois-tu, pour un peu m'apaiser,  
Sur tes lèvres de feu boire toute ton âme!

Plonger dans ton regard où nage l'infini  
Toute l'ardeur du mien qu'allume la démence!  
Rêver contre ton cœur pendant un temps immense  
Que, seul, nous compterait son battement béni!

Enfin — et ce serait la volupté divine! —  
Quand nous aurions vidé la coupe du plaisir,  
Quand nous aurions éteint en nous jusqu'au désir,  
Las, très las, je voudrais, pressé sur ta poitrine,  
Interminablement mourir!

Jules BAUDOT.

\* Cette poésie vient d'être mise en musique par M. René Lepian.

### CONCERTS-BELLECOUR

Comme toutes les années, à l'occasion des courses du Grand-Camp, l'orchestre de Bellecour a donné dimanche un très intéressant festival, signalé surtout par un solo de harpe exécuté à la perfection par l'excellent Forestier; les applaudissements n'ont fait défaut ni aux solistes ni aux instrumentistes. Ils ont dû, d'ailleurs, se renouveler mardi pour M. Joubert qui a interprété, avec beaucoup de goût, une fantaisie sur *Roméo et Juliette*. J. C.

### VARIÉTÉS

#### Les Deux Carly

L'atelier du sculpteur Bonnaud est vide, un soleil matinal d'été éclaire le jardinet que l'on aperçoit par la porte ouverte et égale le désordre artistique de la grande pièce.

Gontran entre sans bruit comme un voleur, il entr'ouvre une porte et appelle sans doute quelqu'un : pstt!

— Comme vous voilà de bonne heure, dit Henriette toute joyeuse en pénétrant dans l'atelier, mais vous avez l'air d'un conspirateur?

— C'est que c'est aussi pour ourdir une cons-

piration que je viens, réponds le jeune homme radieux; ma petite Henriette, toutes séductions dehors, il va vous falloir voguer à la conquête de mon oncle: ce ne sera pas difficile, il vous trouve si ravissante! Parlons bas, que papa Bonnaud ne nous entende pas; or, voici, je suis aux anges, et saisissant la main d'Henriette, Gontran la couvre de baisers.

— Eh bien, eh bien, devenez-vous fou! et pas très vite la jeune fille retire sa main qu'elle cache derrière sa jolie taille.

— Donc, reprend très rapidement Gontran, mon oncle et tuteur — ô le cher oncle! — me dit hier... non jamais vous ne devineriez!

— C'est impatientant, exclame mademoiselle Bonnaud en trépignant de ses petits pieds.

— Eh bien, il me dit: Que penserais-tu de cela, si Henriette Bonnaud devenait madame Carly; je ne sais pourquoi il avait l'air gauche et gêné. Ma foi je lui sautai au cou et lui plaquai deux gros baisers sur les deux joues; ma fugue sembla l'ahurir complètement. C'est bien simple, lui répliquai-je, je serais ravi! Alors, après un moment de réflexion, il me prit les deux mains, et les serrant dans les siennes avec conviction: Brave enfant, me dit-il. — Dame, ce fut à mon tour d'être étonné, pourquoi me trouvait-il si brave enfant que cela, quand, depuis un mois, je ne sais comment lui avouer nos projets, craignant qu'il ne me trouve trop jeune. Conclusion, petite Yette chérie, peut-être aujourd'hui même, l'oncle Carly fera-t-il la demande de votre main à papa Bonnaud pour M. Gontran Carly, votre bien dévoué serviteur: vous voici au courant, je me sauve, dit le jeune homme en s'évadant.

Il était temps, car, presque aussitôt Bonnaud entra une lettre à la main; il marmottait entre ses dents: Vieux fou, vieux fou! — Bonjour, fillette, et il embrassa Henriette sur le front.

Quand il fut seul, le sculpteur se mit à relire la lettre: « Mon vieil Edouard, je ne sais comment m'y prendre pour te demander, pour te dire... nous causerons de cela demain, puisque Gontran et moi, irons dîner chez toi, mais, en attendant, je t'adresse ce mot pour que tu tâtes le terrain; cela répugnerait-il à Henriette de s'appeler un jour M<sup>me</sup> Carly? Ma foi, voici le mystère dévoilé; d'ici à demain tu auras parlé à la fille, cela simplifiera l'entretien projeté entre nous. Je t'envoie donc toujours ces lignes et à demain. »

Ah ça, croit-il que mon Henriette soit pour ses vieilles moustaches! ronchonna le sculpteur à part lui.

Il a dix mille francs de rentes, c'est gentil, et c'est un si bon garçon; après tout, si la fillette voulait bien elle serait heureuse, et moi je serais bien tranquille de la savoir à l'abri, si je venais à partir... mais brrr... l'animal m'a fait passer un vilain quart d'heure avec son amour juvénile, Yette était encore pour moi la petite d'antan, il me semblait que ça ne finirait pas que je la garderais indéfiniment; c'est cet affreux petit mot qui m'a crié à l'oreille ses dix-huit ans et mis dans l'âme ce noir: la séparation! comme c'est amusant de partager en deux un trésor. — Oh! mais Edouard, mon ami, allons, ça, pas de vilains sentiments, il me semble que j'aimerais mieux lui qu'un autre, qu'étant moins jeune, il me prendrait un plus petit morceau de ma fille et voilà que je suis presque content.

Le père Bonnaud en était là de ses réflexions, quand rentra Henriette; — Viens, lis, qu'en dis-tu? — Mais papa, répondit Henriette rayonnante, si tu veux bien, je serai très heureuse de devenir M<sup>me</sup> Carly!

Bonnaud resta abasourdi et un peu vexé de voir sa fille envisager le mariage et un mariage dans lequel la passion ne pouvait entrer pour rien, avec la figure des jours de fête, il dit d'un ton bourru.

— C'est bon, je sais ce que j'aurai à faire.

— Ah ça, petit père, est-ce que ça te fâche, dit calmement l'enfant gâtée en venant tendre sa jolie frimousse aux baisers du bonhomme.

— Non, non, mais j'avoue mon étonnement de te voir lire ce chiffon de papier tranquillement et répondre sans la moindre hésitation, et, du bout du doigt, Bonnaud frotta le coin de son œil, non à cause d'une démangeaison imaginaire, mais pour arrêter une larme au passage.

— Mais, au lieu d'un enfant, tu en auras deux pour t'aimer, et pourquoi ne serions-nous pas toujours là, la maison est assez grande pour loger tout le monde; allons, faites la risette à votre petite fille!

Deux enfants, deux enfants! il aura du mal à me faire illusion! enfin, puisqu'il ne te déplaît pas trop.

— Père, j'ai une daube qui mijote sur le feu, je me sauve, allons, embrasse-moi, voilà une heure que je mendie... jamais tu ne m'as tant fait attendre, et, folle et joyeuse, elle s'enfuit quand l'écho eut répété le claquement du baiser paternel.

— Sont-elles positives, les petites d'à présent, se dit en forme de conclusion le sculpteur.

\*\*

En se rendant chez son ami, l'oncle marchant à côté de Gontran, pensait: — Quelle nature délicate et charmante il a, ce brave garçon, pas une minute il n'a songé qu'il risque d'avoir une ribambelle de cousins germains, et alors l'héritage!... non, il n'a vu que mon bonheur, il m'aime tant!

Gontran était d'une gaieté extraordinaire; il semblait être revenu à ses quinze ans: il allait comme un fou, impatient d'arriver, son oncle marchait comme une tortue, lui paraissait-il et, tout à coup, plein d'enthousiasme, il s'écria: — Dieu, la jolie petite mariée que ça fera Henriette, tout en blanc, avec ses bouquets à la taille et dans les cheveux.

\*\*

On dina de bon appétit, personne ne parla de la préoccupation commune; tout le monde était d'accord, et chacun était fixé sur le résultat final; pourtant aucune explication n'avait eu lieu: à quoi bon, on s'était compris sans pour ainsi dire ouvrir la bouche.

En effet, Carly anxieux et impatient avait dit à Bonnaud en glissant un regard vers Henriette, Eh bien? — Quand tu voudras, tu seras bien reçu, avait répondu le sculpteur en haussant légèrement les épaules; et, tournant les talons, il était allé promener sa mauvaise humeur dans le jardin.

Henriette avait été exquise pour l'oncle Carly; il semblait presque qu'elle en oubliât la présence de Gontran, tant mille petits soins l'absorbaient, occupée qu'elle était de Carly senior. — Ah ça, elle m'aime donc, se dit ce dernier ravi, et, jetant un regard furtif à une glace, il ne fut pas trop étonné; combien peut-on me donner? trente-cinq ans tout au plus!

Quant à Gontran, familier comme habituellement avec Henriette, il ne paraissait pas le moins du monde s'apercevoir de ses coquetteries.

On dina donc de bon appétit, ainsi que nous le disions, et, au dessert, après avoir avalé une gorgée de Château-Yquem pour se donner du courage, l'oncle Carly moitié sérieux, moitié gai, commença ainsi:

— Dans le monde, les choses se passeraient autrement, mais entre amis, foin des gants paille et de la tenue de rigueur; Dieu me garde de conspirer derrière le dos des gens, c'est donc en présence de tous, mon vieil Edouard, que je viens te demander la main de ton Henriette...

— Pour mon neveu Gontran, acheva le jeune homme, en saisissant la main de la jeune fille et en venant se placer avec elle devant le sculpteur.

L'oncle Carly demeura abruti un instant, ne comprenant plus, un peu pâle, regardant alternativement les trois autres convives.

La figure de Bonnaud s'éclaircit subitement: Pardonne-moi, dit-il à la victime du bizarre

quiproquo en lui tendant la main, et moi qui m'étais figuré que tu étais un vieux fou et que tu voulais épouser ma fille !

Carly s'essuya la bouche, avala le vin qui restait dans son verre, ce qui le débarrassa d'un léger étranglement très ennuyeux, et sa pensée, bondissant sous ses rares cheveux, y faisant naître mille réflexions en une seconde : — Ah ça, ne soyons pas ridicule, conclut-il.

— Au fait, glissa le sculpteur dans l'oreille de son ami — et un nuage lui passa sur le front — j'y songe, la question change du tout au tout ; avec toi c'était la sécurité à perpétuité pour mon Henriette, mais avec Gontran, un littérateur non encore connu !..

— Je vais te répondre tout haut, mon bon, reprit gaiement Carly qui, en homme brave et courageux qu'il était, prenant son parti s'était subitement décidé à ne plus de sa vie tenter l'aventure matrimoniale ; que l'on fasse silence, ceci est sérieux. Je donne cent mille francs à Gontran le jour de la noce ; qu'il ait du talent avec cela et sa petite femme ne chômera pas.

Quant à moi je place ce qui me reste en viager, de sorte que mes rentes ne seront en rien diminuées ! Allons, enfants, faites que j'aie beaucoup de petits neveux (ici Henriette rougit légèrement), et je suis bien sûr que vous et eux aurez peur de voir mourir l'oncle gâteau ; ça sera drôle et nouveau !

— Bon et excellent oncle Carly, s'écria Henriette en se jetant dans les bras de l'orateur et en lui appliquant deux gros baisers sur les joues.

POTONIE-PIERRE.

## COURSES DE LYON

Favorisées par un temps superbe, les courses de Lyon ont réuni pendant deux jours un public élégant et nombreux sur l'hippodrome du Grand-Camp. Les toilettes claires, mauves, jaunes, roses et vertes — quatre nuances à la mode, à ce qu'il m'a semblé — sollicitaient les regards, au milieu des costumes un peu plus sévères du vilain sexe et des uniformes brillants du troisième sexe — le sexe militaire.

L'intérêt sportive de la réunion a été fort soutenu. Chaque course a été enlevée par un champ nombreux, et tel qu'on en avait vu rarement à Lyon. Le pari mutuel a distribué aux heureux et aux malins des sommes fantastiques. N'oublions pas de constater aussi qu'aucun accident n'est venu troubler ces fêtes. J. C.

## 4<sup>e</sup> CONCOURS NATIONAL DE TIR

### Fêtes

Les Sociétés de gymnastique lyonnaises, auxquelles ont bien voulu se joindre celles des environs de notre ville, organisent d'un commun accord une grande fête qui aura lieu le dimanche 12 juillet, sur le terrain des courses, au Grand-Camp, en face des tribunes.

Toutes les Sociétés travaillent activement à la préparation des exercices qu'elles se proposent d'exécuter, aussi sommes nous convaincus que le succès répondra aux efforts de nos braves gymnastes.

Le programme de cette fête comprendra des mouvements d'ensemble exécutés avec accompagnements de musiques par toutes les Sociétés réunies.

Lâcher de pigeons, ascension de ballon et présentations des drapeaux.

D'autres fêtes à Bellecour et au parc de la Tête-d'Or, sont également en préparation et viendront rehausser l'éclat de notre grand concours national de tir.

Des installations annexes, telles que le tir Giffard au gaz liquéfié, l'exposition du cuirassé « le Pélajo », etc., contribueront également à donner au Grand-Camp une animation inaccoutumée.

Ajoutons que la pose du chemin de fer

Decauville est commencée et que ce moyen de communication sera mis à la disposition du public dès le premier jour du concours.

Des fêtes foraines pouvant être installées aux abords des stands et de la cantine, les intéressés qui désireraient y prendre part sont invités à adresser leur demande au Comité des fêtes, 22, place des Terreaux avant le 7 juillet.

## CHRONIQUE GASTRONOMIQUE

### Un Duel à Mort.

#### I

On arriva sur le terrain.

C'était une salle à manger, lembrissée de chêne et tendue de cuir, brillamment éclairée, haute, gaie et superbe.

La table était servie avec une exagération d'abondance ; mais on n'y voyait que deux couverts : les couverts des deux adversaires.

Des motifs de convenance m'obligent à ne désigner ces deux adversaires que sous les noms transparents d'Ernest et du comte de Falbaire.

Je vous les donne, d'ailleurs, pour deux gentilshommes accomplis, tous les deux dans la force de l'âge, braves, élégants, spirituels, — avec cette pointe d'originalité britannique qui assaisonne si bien le caractère français.

Pourtant, la veille, au Cercle, un de ces deux hommes avait gravement offensé l'autre, si gravement qu'un duel avait été jugé indispensable.

Egalement forts à l'épée et au pistolet, ils dédaignèrent d'employer les armes ordinaires.

Gourmands l'un et l'autre, — dans l'acceptation du mot la plus héroïque et la plus recherchée du mot, — Ernest et le comte Falbaire convirent de se battre *au dîner*.

Pour être inusité, ce duel n'en devait pas moins être sérieux et redoutable. Les conditions en furent scrupuleusement réglées par les témoins.

On mangerait à outrance l'un devant l'autre, sans interruption, et jusqu'à ce qu'un des combattants fût hors de combat.

Au premier aspect, cela peut faire sourire, — au second, cela devient horrible.

#### II

— Allez, messieurs, dirent les témoins.

A ce signal, les deux adversaires s'assirent, après avoir échangé un salut.

Les témoins avaient pris place à une table à côté, où ils pouvaient surveiller toutes les péripéties du combat.

Il était six heures du soir.

A minuit, le dîner — qui se composait de trois services exorbitants et exquis, — était terminé, sans qu'il y eût un avantage marqué d'aucune part.

Ernest souriait.

Le comte Falbaire avait diné ; voilà tout.

Les témoins firent un signe au maître d'hôtel.

— Rechargez, dirent-ils.

Immédiatement un deuxième dîner fut servi, absolument pareil au premier. Mêmes grosses pièces, mêmes grands vins. Cette fois, l'attitude sévère des partenaires se détendit un peu. La parole ne leur avait pas été interdite ; ils n'en avaient usé d'abord que discrètement ; cette seconde épreuve leur délia la langue. A quelques paroles de simple politesse, succédèrent de courts propos en manière d'appréciation sur les mets qui leur étaient soumis.

— Excellent, ce rôti de grives ? murmura Ernest.

— Je ne partage pas complètement votre goût, répliqua le comte Falbaire ; le genièvre dans les grives me paraît une hérésie.

Cependant, tous les classiques de la table...

— J'ai pour moi Toussenet.

Ernest s'inclina.

Quelques instants après, ce fut au tour du comte Falbaire à formuler le vœu suivant :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur Ernest, nous laisserons le vin de l'Ermitage pour demander du Château-Montrose.

— A votre aise, monsieur le comte.

Il semblait que le premier dîner n'eût été que l'absinthe de celui-ci.

Les témoins commencèrent à se regarder d'un air stupéfait.

Inutile de dire que leur rôle, d'actif qu'il était au début, était devenu purement contemplatif.

#### III

— Soupons ! dit le comte Falbaire, lorsque la dernière goutte de café eut été savourée.

— Soupons ! répéta Ernest.

Le cas était prévu. Les consommés, les viandes, les écrevisses, les salades à la russe se succédèrent, mêlées au vin du Rhin, au vin de Porto, au vin de Champagne.

Le souper fut animé, bruyant même. Cela devait être. Le duel entraînait dans sa période décisive. Chacun des combattants serrait son jeu, tout en surveillant de l'œil son vis-à-vis.

Ernest mangeait plus brillamment, le comte Falbaire plus correctement. On reconnaissait, du reste, en eux une méthode parfaite, la tradition des maîtres — au service de muscles d'acier.

Chacun semblait certain du triomphe ; aussi y avait-il maintenant du défi dans leurs paroles. La raillerie perlait au bord des verres ; les épigrammes naissaient aux pointes des fourchettes.

Cependant les joues d'Ernest se coloraient insensiblement.

Le comte Falbaire s'en aperçut.

— Désirez-vous qu'on ouvre cette fenêtre, monsieur Ernest ?... Vous paraissez avoir bien chaud.

(A suivre.)

## Concours de tir

Le Comité d'organisation du 4<sup>e</sup> Concours national de tir offrait mardi dernier un punch à la presse lyonnaise dans les salons de la taverne Grüber. M. le colonel Polonus recevait les invités avec son affabilité ordinaire, se multipliant pour donner à ces grands curieux de journalistes tous les renseignements et tous les détails sur les prochaines fêtes. C'est ainsi que nous avons appris l'inauguration d'un tir du soir à la lumière électrique, qui constituera une des attractions les plus vives. C'est au milieu de ces intéressantes conversations que l'heure du départ est venue nous surprendre, ne nous laissant que le souvenir d'une charmante soirée dont nous sommes heureux de remercier les organisateurs.

J. C.

## REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Nos rentes ont été compensées : le 3 %, à 95,15 ; le 3 % nouveau, à 93,60 ; l'Amortissable, à 95,30 ex coupon de 75 c. et le 4 1/2, à 105,35.

Les reports se sont traités sur le 3 % pendant la plus grande partie de la séance avec 9 c. de déport et 3 c. de report en clôture ; sur le Nouveau, le report a été de 12 c. et de 19 et 21 c. sur le 4 1/2.

La liquidation des rentes a donné lieu à des discussions assez animées : les vendeurs auraient dit-on, trouvé plus de facilités que le mois dernier, par suite de livraisons de titres, qui auraient, après un déport de 9 à 10 c., fait coter un report de 3 à 5 c., et par le fait, amené des nouvelles ventes en liquidation.

Le 3 % qui clôturait hier à 95,20, s'est élevé à 95,45 et finit à 94,95 ; le 3 % Nouveau, clôturait à 93,60 et finit à 93,60.

ture à 93,60; l'Amortissable à 95,35 et le 4 1/2 à 105,47.

Le Crédit Foncier fait 1.268,75; la Banque de Paris, 802,50; le Crédit Lyonnais, 798,75; la Société Générale, 482,50 et le Mobilier, 377,50.

Le Suez finit à 2,765.

Peu d'affaires sur les Fonds étrangers. On cote 93,75 l'Italien; 18,60 le Turc; 45 3/4 le Portugais et 74 7/16 l'Extérieure.

En Banque, la part Crédit Provincial est recherchée à 15 et 16 fr.

L'obligation des Chemins de fer de Portorico se traite à 270 fr.

## LA FRANCE MODERNE

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2<sup>e</sup> Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La France Moderne paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux Jeunes. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la France Moderne est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes.

Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

## PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,

Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La Physique populaire de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les Mystères dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la vie des choses.

La Physique populaire est le quatrième volume de la Bibliothèque fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux, phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction

publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la Physique populaire.

La Physique populaire est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8<sup>o</sup> Jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON ET E. FLAMMARION  
26, rue Racine, Paris.

## LA COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE

Les Actionnaires de la Compagnie Générale Transatlantique, réunis en Assemblée Générale le 29 juin dernier, ont approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'Exercice 1890 et fixé le dividende à 30 francs. Un acompte de 15 francs ayant été payé le 1<sup>er</sup> janvier dernier, il sera distribué 15 francs à partir du 1<sup>er</sup> juillet.

Les recettes de toute nature pour l'Exercice 1890 étant de 60.863.658 fr. 47, et les dépenses de 53.836.044 fr. 11, l'excédent des recettes sur les dépenses est de 7.027.614 fr. 36.

Le montant total des amortissements qui était, au 31 décembre 1889, de 78.570.303 fr. 11, s'élève, au 31 décembre 1890, à 83.884.731 fr. 85.

Les sommes employées depuis 1875 à l'entretien et à l'amortissement, représentent en moyenne par année, à 8,04 de la valeur initiale des navires à flot.

Le matériel naval comprend, avec les bâtiments en construction, 68 navires d'une jauge brute de 175.173 tonneaux, développant une puissance de 175.000 chevaux et déplaçant au maximum de charge 276.067 tonneaux.

En 1890 la flotte de la Compagnie a parcouru 876.428 lieues marines, transporté 292.511 passagers, 13.285.892 colis, 113.479.260 francs d'espèces et valeurs, et 709.363 colis postaux.

Après les explications qui lui ont été données, l'Assemblée a émis, à l'unanimité, un vote de confiance pour le Président de la Compagnie et pour les Membres du Conseil d'Administration.

Le Journal de la Compagnie a été remplacé par un supplément du Petit Moniteur Universel adressé gratuitement chaque semaine à tous les actionnaires et obligataires.

## LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PHIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,  
19, rue des Saints-Pères, Paris.

Eviter les contrefaçons

# CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

## C. VILLE

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République

Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de RIDEAUX en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de flanelles, housses, couvertures, etc.

Nettoyage, ravivage et teinture d'AMEUBLEMENT, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

## JOURNAL DE LA SURDITÉ

Donne les DERNIERS RENSEIGNEMENTS sur tous les traitements existant en France et à l'étranger pour la guérison des maux d'oreilles. Il suffit pour le recevoir franco d'écrire à l'Administration :

112, BOULEVARD ROCHECHOUART, PARIS.

## Bougie du Jockey-Club

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE



Ne laissant en l'éteignant ni odeur ni fumée

La meilleure de toutes les bougies

A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur

9, rue de la Plâtière, Lyon

Spécialité de Cierges de 1<sup>re</sup> Communion

On lit dans le *Petit médecin des familles* :

La librairie Delahaye, place de l'Ecole-de-Médecine, vient de publier la 24<sup>e</sup> édition du docteur Jules Boyer, ex-interne des Hôpitaux, sur la guérison de la **Phtisie pulmonaire** et de la **Bronchite chronique**. Chacun lira avec intérêt cette brochure, dans laquelle le savant praticien a pu réunir, dans un langage à la portée de tous, ses longues études sur ces terribles maladies, leurs causes, leurs symptômes, leurs diagnostics et le moyen de les guérir. Des milliers de guérisons, même dans des cas où le malade était condamné par tous les médecins, expliquent la rapidité avec laquelle les 23 premières éditions ont été répandues en France et à l'étranger. (Envoi franco contre 1 fr, 50, librairie Delahaye, Paris).

## Pulvérisateur L'ÉCLAIR

Contre Mildiou et Maladie des Pommes de terre

VERMOREL

Constructeur breveté s. g. d. g.

VILLEFRANCHE (Rhône)

333 Premiers Prix

Or, Vermeil, etc.

Croix du Mérite agricole

Eclair n° 1, 40 fr. — Eclair, n° 2, 30 fr.

« LA TORPILLE »

Soufreuse à grand travail, 28 fr.

DONREBO, soufflet..... 40 fr.

PULVÉRISATEUR A TRACTION

Pulvérisateurs spéciaux pour les Arbres  
Matériel viticole complet. (Demander Catalogue)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE. — Courrier de Paris, par P. Véron. Nos gravures. — La vie à bord, par un marin. — A travers la science, par Emile Gautier. — Silhouettes centenaires, par G. Lenôtre. — Le Salon de 1891, par O. Merson. — Le chien du musée, par Ch. Moreau-Vauthier. — Bibliographie. — La mode dans Ludka. — Chronique du sport, par Archiduc. — Serge, par Abel Hermant.

GRAVURES. — La vie à bord. — La statue de Houdon. — M. Georges Ville. — A Londres: Les enfants à Drury. — La vie. — Théâtre. — Beaux-Arts: Le pain. — La mode en juillet 1891. — A l'Exposition de Moscou. — M. Balmaceda, président de la République du Chili. — Serge, par Tofani.

## LA FRANCE ILLUSTRÉE

Sommaire n° 865 du 27 juin 1891.

TEXTE: Chronique de Paris, par Aimé Giron. — Ango ou les Sculpteurs d'ivoire, par Charles des Granges. — A l'Etranger, par A. d'Audeville. — M<sup>me</sup> de La Fayette, par Marc Philibert. — En passant par Lausanne, par Raoul Bonnery. — Dona Sacramento (suite), par Aimé Giron. — A vol d'oiseau, par Z. Z. — Nos gravures, par C. G.

GRAVURES: Le vieux paysan (Capri). — Le comte Henri Mercier, premier ministre de la province de Québec (Canada). — Le très honorable sir John A. Macdonald, premier ministre du Canada. — Le colonel Lebel. — Le vice-amiral Bosse. — Notre-Seigneur donne à saint Pierre les clefs du Paradis. — Les sources de Schavaes. — La pêche. — M. Antonin Mercié, sculpteur. — L'accident de chemin de fer arrivé à Mœnchenstein, près de Bâle (Suisse).

## L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique: Restez femmes! par Henri Fouquier. — Semaine politique: Memento. — La question sociale, par Jules Simon. — Le récit de la chute de M. de Bismarck, par M. de Munster, ambassadeur d'Allemagne à Paris. — Echos de partout: Mystificateurs fin de siècle:

Sapeck et Alphonse Allais. — Les expériences du Dr Cornil. — La mort du poète anglais Mac-millem. — Histoire de la semaine: Vieux cœur et jeune voix, par Catulle Mendès. — Scènes humoristiques: Propos de table d'hôte dans une ville d'eau, par Eugène Chavette. — Petits mystères de Paris: Un Cénacle au quartier latin, par Alexandre Boutique. — Poésie: Paysage, par Aurélien Scholl. — Le maître et l'écolier, fable polonaise, par Krassicki. — Le Brésil actuel, par Michel d'Ambur. — Roman: Péril, par Henri Gréville. — Littérature étrangère: Les assassinats de la rue Morgue, par Edgard Poë. — Autour de l'école, par Edouard Petit. — La Semaine littéraire, par Anatole France. — La Semaine dramatique, par Jules Lemaitre. — Bibliographie.

## LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

Sommaire.

Théodore de Banville: Henri Corbel. — Les oraisons doctorales de la Saint-Thomas: A. Bleton. — Journal d'un « Moblot » au siège de Belfort: Victor Pasquet. — La liquidation judiciaire: E. Thaller.

Poésies. — Primavera: Gérôme Coquard. — Fleurs fanées: Alexandre Piedagnel. — Le château de la Belle: Achille Millien. — Les papillons: Xavier Privas.

La Chanson française. — La Fleur divine: Ernest Chebroux.

Livres et revues. — Evangéline, par Jean Appleton. — Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro, traduits par Achille Millien: Théophile Froisset, par Boisard. — La France pendant la Révolution, par le vicomte de Broc. — Chronologie de l'Empire romain, par Georges Goyau: A. Philibert-Soupé. — Député, par Féline de Comberousse: L. R. — Les Adolescents, par Daniel de Venancourt. — Carnet d'échantillons, par M<sup>me</sup> A. François Damé: Jean Appleton.

Nécrologie. — M. Alexandre Tisseur: La Rédaction. — M<sup>me</sup> Dor.

Académie de Lyon. — Prix à décerner en 1891.

Tablettes du mois.

Planche. — Portrait de Théodore de Banville (photogravure de MM. A. Lumière et ses fils). Dessin au crayon de M. Jules Maurel, de Lyon, d'après la photographie de M. Nadar, à Paris.

ABONNEMENTS

France, 15<sup>f</sup>. — Étranger, 17<sup>f</sup> 50. — Le N°: 1<sup>f</sup> 50. En vente chez les principaux libraires de Lyon.

## REVUE DU LYONNAIS

N° 5 Mai 1891.

SOMMAIRE

Mercruy, station celtique et gallo-romaine, par F. Gabut. Chazay-d'Azergues en Lyonnais, par L. Pagani (à suivre). Les comptes et la chronique de la ville de Condrieu (1505-1649), par Joseph Denais (à suivre). Les rêveries d'un songe-creux, par Palua de Pradels. Nécrologie. — J.-E. Valentin-Smith, sa vie et ses œuvres. — Antoine-Gaspard Bellin, par A. Vachez. Bibliographie. — Notice sur l'ermitage du Mont-Cindre, par l'abbé Duplain, compte rendu, par L. G. Sociétés savantes. — Chronique d'avril 1891. Planche: Portrait de M. Valentin-Shmit.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

56, RUE JACOB, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE  
ET DE MON PETIT GARÇON

Ce petit Journal hebdomadaire, aussi charmant comme format que riche en matières de toutes sortes: Romans, Comédies, Nouvelles et Récits, anecdotes, Jeux d'esprit, etc... — **Le tout illustré de gravures** — est des plus avantageux, car il tient peu de place et ne coûte presque rien **tout en donnant autant et plus** que les publications similaires. En outre, il présente cet attrait spécial d'offrir à son jeune public le **Roman illustré** déjà mis en pages, de telle sorte que dès le Roman terminé, on peut tout de suite faire un cartonnage et posséder un livre dans sa bibliothèque. Enfin les éditeurs de la **Bibliothèque de ma Fille et de mon Petit Garçon** offrent **tous les mois** aux cinq premiers Lauréats des Devinettes, cinq volumes tous bien reliés et illustrés de nombreuses gravures qui sont expédiés immédiatement.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. — On s'abonne en envoyant un mandat poste à l'ordre de M. Lucien HÉBERT, rue Jacob, 56, Paris,

Un numéro par semaine. — Prix pour les départements: 1 an, 6 francs; 6 mois, 3 francs; 3 mois, 1 fr. 50.

S'adresser également, soit aux bureaux de postes, soit aux libraires des départements.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

## LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la **MODE FRANÇAISE** est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continuelle que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La **MODE FRANÇAISE** paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir: la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.



## AVIS AUX FUMEURS

Camphorated Chalk de Dalpiaz

Ph<sup>en</sup>, 275, Rue St-Honoré, PARIS

Dentifrice anti-acide, purifie l'haleine, conserve aux dents leur santé et leur blancheur, les preserve de la carie, empêche la formation du tartre cause de l'altération des gencives et du dechaussement des dents. 1 fr. 50 le Flacon franco contre mandat ou timbres.

## GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1<sup>er</sup> ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

# ANNUAIRE GÉNÉRAL DU COMMERCE DE LYON

Et du Département du Rhône

## INDICATEUR FOURNIER

FONDÉ EN 1869

Pour l'Année 1891. — PRIX: Relié, 12 Fr.

Publié sous la direction de LÉON FOURNIER, avocat.

L'Annuaire général du Commerce de Lyon (INDICATEUR FOURNIER)  
le plus important des Annuaire de province (2,500 pages),

COMPREND :

- 1° La liste des habitants de Lyon classés par rues et numéros des maisons ;
- 2° La liste des habitants de Lyon classés par ordre alphabétique ;
- 3° La liste par professions et ordre alphabétique des commerçants et industriels de Lyon et de la banlieue ;
- 4° La partie administrative, contenant la liste complète et méthodique de toutes les administrations et autorités d'ordres civil, judiciaire, militaire et religieux ;
- 5° La nomenclature par ordre alphabétique de toutes les communes du département du Rhône, avec

les noms du maire, des fonctionnaires et des principaux commerçants ;

6° La liste des boulevards, places, rues, quais, par ordre alphabétique, avec l'indication des tenants et aboutissants, des arrondissements et des cantons de justice de paix dont ils dépendent ;

7° Le Plan général de la ville de Lyon

grande carte en couleurs, pliée dans une poche pratiquée à l'intérieur de la couverture. (Propriété de l'Agence).

8° Une carte du département du Rhône ;

9° Une revue commerciale, marques de fabrique, hôtels recommandés.

### EN VENTE

A LYON, à l'Agence V. FOURNIER, 14, rue Confort, 14  
et dans ses Succursales de Saint-Etienne, Grenoble, Mâcon et Dijon.  
A LYON CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES ET PAPETIERS

## LE COURRIER DES MODES PARISIENNES

12 pages - 15 centimes  
plus complet que les journaux à 25 cent.  
publie chaque samedi 50 modèles  
élégants et pratiques de robes,  
manteaux, chapeaux, costumes  
d'enfants, ouvrages, etc., avec  
explications et patrons découpés.  
Feuilletons, Causerie médicale  
p<sup>r</sup> M<sup>me</sup> le D<sup>r</sup> BERTILLON. Etude :  
QUE FERONS-NOUS  
DE NOS FILLES ?  
décrivant toutes les professions  
et métiers pouvant être exercés  
par des femmes. Nombreuses  
primes. Chez tous les libraires.  
ABONNEMENTS D'ESSAI  
Pour 3 mois (156 pages), le journal  
simple: 2<sup>fr</sup> 50. Avec chaque fois une  
gravure coloriée, 3 mois : 5<sup>fr</sup>. Pour  
s'abonner, envoyer mandat-poste ou  
timbres aux Editeurs : IMANS & C<sup>ie</sup>,  
35, RUE DE VERNEUIL, PARIS

## ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX  
Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol  
LYON

CH. FAY, Inventeur  
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.  
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

# VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur  
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.  
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

⚠ DÉFIER les IMITATIONS  
ET CONTREFAÇONS.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par  
conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau

Adhérente et invisible, elle donne au Teint  
une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE  
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

## COURSES DE CHARBONNIÈRES

SIXIÈME ANNÉE

Dimanche 19 Juillet 1891

1,500 FRANCS DE PRIX



## KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

### Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES  
SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon  
et dans ses Succursales de  
ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

## LE MONITEUR DE LA MODE

Recueil Illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames

ABEL GOUBAUD, Directeur, 3, rue du Quatre-Septembre. — PARIS  
Le Numéro simple : 25 cent. — Le Numéro avec gravure coloriée : 50 cent.

ÉDITION 0 (sans gravure coloriée)  
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE  
Un an ..... 14 fr.  
Six mois ..... 7 50  
Trois mois ..... 4 »

UNION POSTALE

Un an ..... 18 fr.  
Six mois ..... 9 50  
Trois mois ..... 5 »

ÉDITION 1 (avec gravure coloriée)  
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE  
Un an ..... 26 fr.  
Six mois ..... 15 »  
Trois mois ..... 8 »

UNION POSTALE

Un an ..... 34 fr.  
Six mois ..... 18 »  
Trois mois ..... 9 50